

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 32

Artikel: Psychologie féminine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme un sourd, tout eut marché à souhait. On eut encore consenti à profiter de l'occasion si l'on m'avait soupçonné d'avoir été touché cruellement par la crise des affaires et plongé dans une misère noire N'étant pas moi-même fauché comme un pré et ma voiture étant en parfait état, nul ne voulait l'acheter, par prudence, mais les amateurs d'un bon dîner et d'une agréable promenade se multipliaient. Ils avaient toujours une course urgente à faire, et ils ne songeaient même pas à me remercier de les avoir véhiculés pour essayer la voiture.

Un jour, ce fut une potée d'amateurs qui arriva pour dîner. C'était un dimanche. Ils étaient trois frères à l'air finaud, madré et retors qui riaient sous cape du bon tour qu'ils s'apprétaient à me jouer.

Je compris tout de suite que ces dégourdis prétendaient faire un excellent repas et une agréable promenade à mes dépens pour occuper leur dimanche, mais qu'ils n'avaient aucune intention d'acheter ma voiture d'occasion.

Je les dévisageai. Dans un concours d'idiots le jury eut été très embarrassé pour trouver auquel des trois il devait décerner le premier prix. Aucun ne savait conduire et il leur eut fallu cinq ans d'études pour arriver à distinguer le pont arrière du radiateur.

Je les dévisageai. Dans un concours d'idiots le en forêt, sur l'herbe, à quinze kilomètres d'ici, voulez-vous m'accompagner, nous essaierons la voiture, à l'aller et au retour.

Ils se montrèrent ravis. Je les entassai à l'arrière avec des paniers sur les genoux qu'ils coururent alourdis de provisions. Je les emmenai en pleine forêt, un peu plus loin que je le leur avais laissé prévoir. Quand nous fûmes arrivés à un carrefour, je les pria de descendre et de chercher un bel endroit propice pour nous y installer et dîner joyeusement.

Ils s'égarèrent chacun dans une direction, pendant ce temps-là je fis demi-tour et je rentrais seul à la maison.

Un nom de baptême. — Comment l'appellerez-vous? demande au père, M. Pettabosson.

— Piepape.

— Vous dites?

— Piepape.

— Où avez-vous pris ce nom-là? ce n'est pas un nom du calendrier.

— Pardon, Monsieur. C'est précisément le saint d'hier, et comme c'est le jour de la naissance du petit, nous l'appellerons Piepape.

L'officier municipal se décida à regarder le calendrier et lut: saint Pie, pape.

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison. Je vais d'abord écrire Pie... Et puis, si des fois il devenait pape, il l'affoulera sur sa carte de visite.

LA POULE HORLOGÈRE

DES qu'il commençait à faire froid, la montre de Toutoure semblait avoir des rhumatismes comme son maître: elle s'arrêta. Alors Toutour la prenait, la secouait, l'approchait de son oreille — tic — tac — tic tac — tic tac — entendait-il. Et la montre finissait par se taire tout à fait, refusant de battre, malgré les exhortations les plus énergiques.

— Allons! grommelait Toutoure. En voilà encore pour trois francs, chez ce voleur d'horloger!

Il en gagne, M. Flutin, l'horloger, en cette saison de rhumatismes!

Or, un jour où il était en train de secouer ainsi sa montre. Toutoure crut remarquer que la chaleur de sa main lui faisait du bien, à la vieille toquante. Mais oui, elle se ragaillardissait; dès qu'elle avait un peu chaud elle devenait plus ingambe, repartait, guillette, pendant une ou deux minutes.

— Hé! conclut-il. C'est peut-être de la chaleur qui lui manque, tout simplement. Attends, alors!

Et il alla mettre sa montre sous une poule couveuse, une grosse poule noire, très emplumée,

qui était en train de faire éclore des œufs depuis quelques jours, dans un coin de la grange.

La poule ne fit pas trop de manières. Elle considéra, d'un œil oblique, cette chose étrange que son maître lui apportait... — Ah! le drôle d'œuf! Qu'en sortirait-il de celui-là? — et, docile, elle se raccroupit, étala ses plumes noires, en édredon, ne bougea plus.

Durant toute la nuit, elle couva ainsi la montre.

Le lendemain matin, Toutoure entra dans la grange, gagna le coin chaud où se recueillait la couveuse, allongea la main sous les plumes... Et que trouva-t-il? Sa montre qui marchait: « tic tac! tic tac! tic tac! » Ah! elle n'était plus gênée dans les jointures. Elle allait, allait, d'un mouvement alerte, comme une gamine qui danse à la corde. Et cela dura. Toute la journée, la montre marcha encore. Plus besoin d'aller chez l'horloger. La poule avait réparé la montre aussi bien que lui! Elle en savait peut-être autant, la fine!

PSYCHOLOGIE FÉMININE

POULARD, une crème de mari, écrivait à son bureau les ennuyeuses lettres d'affaires quand, froufroutante, parfumée, couverte de dentelles, de bijoux, et charmante d'ailleurs, Mme Poulard entra:

— Bonjour, mon ami, tu es occupé?

— Très occupé, mignonne. Et si tu voulais être bien gentille...

— Oui, oui, je me sauve, je n'ai qu'un mot à dire: j'ai trouvé rue de Bourg un amour de petit manteau à fourrure, tout à l'heure on t'apportera la facture. Je me sauve...

— Pardon... combien coûte l'amour de manteau?

— Oh! presque rien... deux mille francs.

— Aie! Et c'est ce que tu appelles rien? Mais ma chérie, j'ai déjà payé 2000 francs tout à l'heure, 3000 la semaine dernière, si cela continue...

— Bien, mon ami, n'achève pas; je m'habillerai désormais d'indienne.

Elle part et fait claquer la porte. Une heure après, ayant payé 2500 francs, M. Poulard implore humblement son pardon.

— Voyons, mon petit oiseau...

— Laissez-moi!

— Ecoute, j'ai été un peu vif, je le regrette. — Vous n'avez pas été vif, vous avec compté avec moi! C'est fini, je ne vous aime plus...

— Et pourquoi, ma chérie?

— Parce que, monsieur, quand mon mari compte avec moi, il ne compte plus pour moi!

ON VOTE AVEC ESCIENT

TOUTES les fois qu'y a des votes, ceux qui font les papiers recommandent la même scie. Avant, ils vous font signer avec une sorte de grange: VOTEZ OUI!... VOTEZ NON (suivant que vous tenez la Revue ou bien la Gazette). Et puis dessous, toujours avec ces tant grosses lettres que ça vous tire les yeux hors de la tête un puissant bout, comme ceux des bibornes :

CITOYENS, TOUS AUX URNES!
PAS D'ABSTENTION!

Ce qui ne manque pas non plus, quand on a fini de voter, c'est l'engueulée à ceux qui n'y ont pas été:

« Quant aux électeurs qui n'ont pas cru devoir se déranger, nous ne pouvons que répéter que leur manque d'esprit civique...»

Etc., etc. Ça n'est pas seulement la peine de redire tout le chapitre; vous l'avez tous eu lu.

Nous, n'est-ce pas, on ne veut pas se tourner les sangs pour si peu. Il faut bien que les journalistes aient quelque chose à dire, mais quand même il ne faudrait pas nous prendre pour des bêtes. Pour des questions de sorte, on sait bien qu'on est là. Allez-vous demander à notre gros Ulrique si on a su se déranger dans le canton de Vaud, quand il venait te fourrer son bancal

dans les roues du berrou de la Société des Nations. On a trêtuos été voter: quand y faut, pas besoin qu'on y soit d'obligés par la police et les amendes du préfet.

Mais alors pour ces brouilleries que personne ne s'y retrouve, que quelques avocats qui font d'assez de choses de s'y reconnaître, on ne peut pourtant pas se tracasser pour ça. On se remuerait déjà plus vite pour aller boire un verre ou faire une partie de quilles que pour aller voter sans savoir au Dieu monde s'il faut qu'on mette oui ou bien qu'on mette non. Sans compter que souvent ça ne tire pas plus à conséquence que de dire chat ou minon. Si c'est les *oui* qui gagnent, on est sûr que les impôts lèvent. Si les *non* sont vainqueurs, c'est certain que les taxes veulent venir plus fortes; sans ça, vous n'y voudrez pas connaître de différence.

Et puis quoi? Si on est d'attaque, on l'est avec escient et on ne veut pas faire de l'ouvrage inutile. Ecoutez-voir un peu celle qu'on m'a z'e racontée de deux de par Lausanne.

Quand même ils étaient frères, ils n'avaient pas tous les jours les mêmes idées, mais ça ne les empêchait pas de s'aimer tout plein, comme des frères, quoi! Ils restaient bien aux deux bouts de la ville, mais c'était régulier comme une mécanique: le dimanche, en sortant du préche, ils se retrouvaient chez l'aîné qui avait sa carrée tout proche de l'église. Et patati, et patata, ils se racontaient les nouveaux, se contrepointaient joliment, prenaient un doigt de quelque chose et trouvaient tout ça bien plaisant.

Adonc, certain dimanche qu'on votait par toute la Suisse, l'un des deux fait à l'autre:

— Il faut quand même aller voter contre cette nouvelle loi qu'ils ont encore fabriquée par ce Berne.

— Comment, contre? que répond l'autre — que c'était donc l'aîné. Elle n'est déjà rien tant mauvaise, cette loi. Il nous faut l'accepter, non pas.

Et les voilà qui s'embryent les deux à te discuter politique, qu'on aurait presque dit la Revue et le Pays. Après qu'ils se sont eu aligné toutes les raisons, l'aîné fait presque état de se mettre en colère et dit comme ça au plus jeune :

— Enfin quoi, ça ne mène à rien de te montrer les choses? Tu es bien décidé à suivre ton idée?

— Pardi! Toi tu suis bien la tienne.

Et là-dessus voilà le vieux qui prend un ton tout radouci et qui fait à l'autre:

— Et bien tant mieux! Respect pour toi! Parce que, comme ça, on n'a au moins plus besoin de se déranger. Tu votes *non*, moi *oui*; on se détruit l'un l'autre: autant se détruire sur place. A la tienne donc, frère! On a fait son devoir.

Gédéon des Amburnex.

La Patrie Suisse. — Le numéro du 8 août de la « Patrie Suisse » nous offre de nombreuses actualités: fête fédérale de gymnastique à Berne, fête des musiques, camp des éclaireurs à Kandersteg, une vue du professeur Forel dans l'intimité. Signalons, à côté des romans et nouvelles qui donnent toujours à la « Patrie Suisse » une valeur spéciale, un bel article remarquablement illustré sur les Gastlosen, une jolie étude sur les instruments de musique anciens qui en se transforment ont donné le piano moderne, une page amusante sur les chats saisis dans leurs attitudes les plus gracieuses et les plus caractéristiques.

Tentation. — Monsieur et madame passent devant la vitrine d'un grand joaillier.

Madame, suspendant sa marche:

— Oh! ces brillants! Vois donc, on a peine à en supporter l'éclat.

Le mari, entraînant sa femme:

— Que serait-ce, chère amie, si je devais en supporter le prix!

Un comble. — Un pianiste hongrois, qui taquine l'ivoire dix heures par jour, parle de sa force à quelques musiciens.

— En effet, dit un mélomane, vous devez être un pianiste « di primo cartello ».

— Mon Dieu! oui. Je suis tellement fort que je me donne des leçons!